
JOURNÉE DE PRINTEMPS

Le samedi 18 juin 2005 s'est tenue à la Maison Heinrich Heine, à la Cité Universitaire de Paris, la Journée de printemps organisée par ATLAS. Elle était intitulée cette année « Enfances ». Après l'ouverture de la journée par Marie-Claire Pasquier, présidente d'ATLAS, Guy Leclercq a proposé une conférence intitulée « Les Aventures d'Alice au pays du merveilleux ailleurs ». Les participants se sont ensuite répartis dans les divers ateliers du matin : anglais avec Dan Laruelle, allemand avec Marie-Claude Auger, espagnol avec Marianne Millon et atelier d'écriture avec Nadine Laporte.

Geneviève Brisac a inauguré l'après-midi avec une conférence intitulée « Écrire sur l'enfance, écrire pour les enfants ». Puis les ateliers ont repris avec Rose-Marie Vassallo pour l'anglais, Chantal Moiroud pour l'italien, Odile Belkeddar pour le russe et Cathy Ytak qui proposait un atelier d'écriture.

Marie-Claude Auger

Le vol du dragon

Pour l'atelier d'allemand de la Journée de printemps, j'ai proposé deux passages du roman que j'étais alors en train de traduire, *Der Drachenreiter* de Cornelia Funke, considérant qu'il est plus aisé de discuter de problèmes non résolus, de questions qui se posent à chaud, dans l'effervescence du moment, plutôt que de traductions achevées ou que l'on a du moins, parce qu'il faut bien en finir, déclarées comme telles.

Ces passages contenaient à mes yeux des difficultés susceptibles d'intéresser tous les bienheureux qui, parmi nous, ont encore maille à partir avec l'enfance. Une vingtaine de participants de tous bords et de tous âges, bref, un mélange qui s'est avéré... pétillant en dépit de la canicule ! Embarqués à dos de dragon, nous n'avons pas vu le temps passer, à discuter dans le désordre de toutes questions que soulevaient ces passages, de celles que nous rencontrons généralement au cours de notre travail, de nos expériences diverses, sans avoir, hélas, vraiment le temps de traduire.

Der Drachenreiter (Le cavalier du dragon) est une sorte d'épopée dans laquelle un jeune héros, Ben, se trouve entraîné dans un voyage, une sorte de quête, qui va l'emporter des contrées humides du Nord vers les montagnes de l'Himalaya, sur le dos du dragon Lung, en compagnie d'une jeune kobolde et d'un homoncule. Il s'agit pour eux de découvrir un lieu mythique, *der Saum des Himmels*, où les dragons pourront enfin vivre en paix, à l'abri des hommes. Mais il leur faudra échapper à Nesselbrand, une créature infernale qui ressemble à un énorme dragon doré et qui a juré la perte de Lung et de tous les siens. Lors de cette quête, Ben va assumer le rôle de *Drachenreiter* auquel il était prédestiné.

Nous avons d'abord discuté de la traduction des noms propres, de la nécessité ou non de les traduire, en particulier dans les romans pour la

jeunesse. Comment rendre surtout les noms significatifs dont le roman foisonne, comme la plupart de ceux de Cornelia Funke ? Le jeune dragon, personnage central, s'appelle « Lung » en allemand, mot qui évoque le poumon certes, mais aussi « Lóng » qui veut dire dragon en chinois (ce que m'a confirmé Cornelia Funke quand je lui ai demandé si cet élément avait été déterminant pour elle). « Poum », propose l'un, aussitôt rejeté car on changerait totalement de registre. Une allusion aux Nibelungen ? demande l'autre. La traductrice de l'anglais, elle, avait opté pour « Firedrake », associant ainsi le nom à une fonction (dans ma version définitive, j'opterai pour « Lóng »). La jeune kobolde s'appelle Schwefelfell, les suggestions fusent, j'ai songé à « Fleur de soufre ». Le méchant dragon s'appelle Nesselbrand, qui évoque la piqûre d'ortie. Là encore, les propositions se bousculent, « Ortiflamme » est trop glorieux, « Ortic » déjà pris. Quant à moi, je l'ai baptisé « Ortimore », mais cela évoque pour certains un peu trop « Voldemort » de Harry Potter. C'est vrai mais après coup, je le garderai car je m'aperçois qu'à mesure qu'on avance dans une traduction, les personnages deviennent vite indissociables du nom qu'on leur a donné au départ. C'est un risque qu'il faut prendre en compte avant de se lancer, quitte à garder le nom d'origine un certain temps, comme je l'ai fait avec Lung.

Nous avons aussi discuté de la « francisation » souhaitée par certains éditeurs, l'adaptation censée faciliter la lecture à nos pauvres petits lecteurs français. Sur cette question, nous étions tous d'accord. Sauf peut-être pour les toutes premières lectures, on ne cède pas, on préserve l'étrangeté, l'exotisme. Songeant à nos lectures d'enfant qui sont de celles dont on se souvient si bien, plus tard, quand on est grand, voire vieux, avant de retourner complètement à l'enfance, nous optons pour le plaisir du fameux ailleurs dont Guy Leclercq nous avait si joliment parlé juste avant, nous bousculons les habitudes de vie de nos jeunes lecteurs qui savent s'adapter, mieux que leurs aînés !

Un problème que je soulève est celui des exclamations, des jurons quotidiens, banals, plus pauvres en français, en comparaison de l'allemand (*Mist, verflixt, verdammt noch mal*, etc.) et, bien sûr, de l'anglais. Nous constatons que devant une certaine pauvreté du français en la matière, il faut tâcher de faire preuve d'inventivité, en tenant compte du contexte. Mais quand c'est Fleur de soufre qui jure, ses jurons sont tellement imagés que c'est un régal pour la traductrice de chercher des équivalences en français, il suffit pour cela de faire défiler une liste de noms de champignons et de choisir ceux qui sont le plus évocateurs :

ex. : *Schleimfüssiger Spitzschirmling* ! (traduction littérale : lépiote à pied visqueux). J'ai choisi de traduire en français par des noms de

champignons existants, en fonction de leur sonorité ou de l'image qu'ils évoquent, ce qui pourrait donner : « Nom d'une lépiote déguenillée ! » Ou bien : « d'un bolet blafard ! », « d'un mousseron de Saint-Georges ! », « d'un rhodophile livide ! », « d'un pleurote rutilant ! », etc.

Nous passons vite sur les jeux de mots, qui, sans être des jeux d'enfant, sont souvent très jouissifs pour les traducteurs. Mais il arrive que la difficulté surgisse soudain au détour d'une phrase toute simple en apparence, dans le choix des temps du passé, par exemple. Je lance le débat à l'aide d'une petite phrase : « Lung flog ». En effet, deux chapitres plus tôt, Lung s'était envolé...

... und [er] schoss auf die Gipfel zu, die im Osten weiß vom Schnee den Himmel säumten.

[... et se dirigea (se dirigeait ?) vers les sommets qui, à l'Est, bordaient le ciel de leur blancheur immaculée.]

Suit un chapitre où le narrateur abandonne un moment Lung dans les airs, pour revenir à lui dans le chapitre suivant, qui commence ainsi :

Lung flog. Die neun weißen Gipfel, die den Saum des Himmels bildeten, schimmerten in der Ferne, als bliebe das Sternenlicht an ihnen haften.

[Lung volait. Les neufs sommets blancs qui formaient la *lisière du ciel* étincelaient dans le lointain comme si la lumière des étoiles s'était posée dessus.]

Comment rendre la musique de cette petite phrase « Lung flog », et la durée ? demande-t-on. Ici, on pourrait dire :

« Lung volait... »

« Lung volait, volait. »

« Lung volait, volait... »

Sans oublier le biblique :

« Et Lung volait. »

Toujours sur le thème du choix des temps du passé, une participante se plaint que certains éditeurs de littérature jeunesse obligent les traducteurs à remplacer systématiquement le passé simple par le passé composé. Nous sommes généralement d'accord pour ne pas laisser le passé composé usurper dans nos textes une place qui ne lui revient pas.

Et voilà comment, contrairement à notre pratique quotidienne de traducteur, dans cet atelier, nous avons beaucoup parlé et fort peu traduit. Car tandis que Lung volait, le temps passait, passait... Pour finir, nous avons envisagé de nous retrouver peut-être à la rentrée, entre traducteurs de l'allemand, dans l'esprit de la *Stammtisch* du groupe franco-allemand de traducteurs berlinois. Je ne l'oublie pas.

À suivre...